



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

VOL. I.—No. 6.

QUEBEC, SAMEDI, 18 MAI 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

FEUILLETON DU "CANGAN."

18 MAI 1878.—No. 6.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMMANUEL GONZALEZ.

IV

—Camarade, dit-il, depuis huit jours il y a une grande foire à Leidsick, cette noble cité à laquelle aucune autre ne dispute la gloire de m'avoir vu naître !

—Eh bien ! que nous importe !

—Une trentaine de nos compagnons veulent y aller vendre aujourd'hui aux Juifs du bazar les objets d'or et d'argent qu'ils ont récoltés pendant la campagne. Joignons-nous à eux.

Ce n'est qu'à cinq lieues d'ici, et j'ai obtenu deux places dans un bourgon de vivres.

—Ah ! ils vont trafiquer de leur butin à Leipsick ? dit Marguerite en se levant aussitôt.

—Oui Christiern, on dit même qu'un hussard a vendu hier une bague qui, à elle seule, valait plus de soixante piastres d'argent blanc.

—Ah ! une bague ! une bague ! répéta-t-elle avec agitation. Alors ensemble à la foire de Leipsick, camarade. Peut-être y trouverai-je dans la quantité quelques bijoux à ma convenance.

Les deux amis allèrent prendre place dans le bourgon où se trouvaient Hermann et quelques autres Suédois. Aussitôt arrivée dans la ville, Marguerite se dirigea vers le bazar étroit et obscur des Juifs, et demanda à chaque marchand s'il n'aurait pas à lui vendre une belle bague ou bien un riche médaillon propre à enchâsser un portrait dont elle leur montrait la dimension découpée dans une carte à jouer. A sa bonne mine, à ses manières pleines de noblesse et de distinction, les marchands ne doutant pas qu'ils n'eussent affaire à quelque enfant prodigue échappé de la maison paternelle, s'empressèrent d'ôtuler sous ses yeux les objets les plus

précieux de leurs boutiques ; mais nulle part elle n'avait rencontré ce qu'elle cherchait, lorsque Tiesebach mit la main sur un petit médaillon étincelant de diamants et poussa une exclamation de surprise.

—Regarde donc, Christiern, n'est-ce pas là ton portrait vivant sous les traits d'une femme ?

Marguerite s'empara du médaillon d'une main frémissante ; c'était, en effet, le bijou qu'elle poursuivait d'une recherche si opiniâtre, et tout en souriant, tandis que son cœur battait si violemment qu'elle pouvait respirer à peine elle le covait également de sa carte.

—Ce qui me charme encore plus que cette ressemblance due au hasard, c'est qu'il est exactement conforme d'ovale et de dimension au modèle. Juif, combien veux-tu de ce médaillon ? ajouta-t-elle.

—Soixante rixdalers, mon beau gentilhomme, pour ne pas vous faire perdre du temps à marchander, répondit-il ; la peinture seule les vaut, m'a-t-on dit.

Frédéric regardait son ami Christiern avec étonnement.

—Capricieux et coquet comme une jolie femme, murmura-t-il ; au lieu de vendre des bijoux comme les autres camarades, il en achète et se laisse friponner par ces Juifs, mais pourquoi le contrarier ?

Marguerite prit dans sa poche une poignée d'or, et, tirant le Juif à part :

—Je te donne le double de la somme que tu me demandes, dit-elle à voix basse, si tu peux me désigner celui qui t'a vendu ce portrait.

Le Juif se frappa le front du poing

—Hélas ! répondit-il, j'accepterais ce marché de grand cœur, mais malheureusement j'ignore le nom du soldat qui m'a fait payer si cher un bijou qu'il avait sans doute acquis à bien meilleur prix.

Il essaya de rire de sa plaisanterie ; le regard de Marguerite glaça le rire sur ses lèvres.

—Ainsi c'était un soldat ? demanda-t-elle.

—Ai-je dit un soldat ? balbutia le Juif, qui voulait vendre le plus haut possible sa confiance. Marguerite s'impatientait.

—Dis-moi seulement à quels signes je puis le reconnaître, et les cent rixda-

lers sont à toi.

Le Juif regarda avec précaution autour de lui, et ne voyant personne, répliqua d'un ton discret :

—S'il en est ainsi, je me souviens qu'il s'est courbé pour passer sous cette porte, qu'il portait l'uniforme de grenadier suédois, qu'il avait la barbe rouge et le visage sillonné de cicatrices. Je n'aimerais pas à rencontrer ce gaillard dans un bois ni à le voir entrer de nuit dans ma boutique.

Marguerite tressaillit : il lui semblait voir se dresser devant elle le meurtrier d'Eric. Dieu la guidait et protégeait son dessein.

—Merci ! dit-elle en abandonnant au Juif sa poignée d'or, et elle sortit avec Frédéric. Elle alla se mêler aux groupes de soldats qui se formaient sur la place où la fête avait lieu, mais, comme personne n'avait de permission, chacun rentra de bonne heure au camp, où l'on acheva gaiement la soirée.

Marguerite perdit volontairement Frédéric, dans la foule et, s'appuyant au bras du gigantesque Hermann, qu'elle n'avait pas quitté d'un instant depuis sa sortie du bazar, elle l'entraîna dans un cabaret boigne assez fréquenté. Elle fit apporter des cartes, quelques bouteilles de vieux vin et deux verres. Le pigron semblait souffrir de lui-même pour être plumé, et pourtant le grenadier ne se sentait pas à son aise.

Sur la table fumait une petite lampe agonisante qui ne projetait plus, à des intervalles inégaux, qu'une lueur incertaine.

Marguerite versa silencieusement à boire pendant qu'Hermann mêlait les cartes, et l'on but ainsi deux bouteilles, le grenadier humant jusqu'à la dernière goutte, la jeune fille déguisée j-tant chaque fois, après avoir fraternellement trinqué, le contenu de son verre sous la table.

—Çà, Christiern, mon bel ami dit enfin Hermann, si nous sommes venus ici pour jouer, ne buvons plus. Quoique je commence à y voir double,

—Jouons donc, répartit Marguerite en tirant de sa poche une longue bourse de soie rouge qui contenait encore une centaine de ducats d'or environ.

—Tonnerre ! dit le grenadier ébahi, toutes les mines du Pérou se sont donc

donné rendez-vous dans ta poche, mon garçon ?

—Cet or n'est pas à moi, dit froidement le faux Christiern, et chaque fois que j'y touche il me brûle les doigts.

—Que ne sont-ils à moi, tes ducats ! je ne serais pas si douillet ! grommela le colosse en couvant d'un regard de pirate le métal fauve qui scintillait sous le feu de la lampe.

—Mon Dieu ! tu peux les gagner aisément, camarade.

—Les gagner ! que faut-il faire ? demanda le grenadier en se levant lourdement, le corps penché en avant et oscillant sur ses jambes avinées.

T'asseoir et m'écouter.

—C'est facile, en effet. Parle donc : je suis tout oreilles.

Il rempli de nouveau son verre et le vida d'un seul trait.

—La moitié de ces ducats, dit Marguerite en appuyant sur chaque mot avec une intention marquée, la moitié appartient à l'un de nos camarades.

—Son nom ?

—Je l'ignore encore, mais je réserve l'autre moitié de la somme à celui qui pourra m'aider à découvrir le soldat que je cherche.

—C'est donc une gageure ?

—C'est un vœu que j'ai fait.

—Un vœu ! C'est bon pour les vieilles femmes : mais, nous autres soldats, nous avons aussi nos heures de faiblesses, et moi-même... Tiens ! ça me rappelle que j'ai oublié de faire dire une messe et de brûler trois cierges à Notre-Dame de Bon-Secours pour le repos de l'âme d'un pauvre diable que... dernièrement... Enfin n'importe !

—Tu as tort, Hermann, dit sérieusement Marguerite ; rien ne portait malheur, dit-on, comme un vœu qu'on n'a pas accompli.

—Bast ! j'y songerai demain... m'en ferai souvenir... Mais d'abord ton histoire.

Et laissant tomber entre ses mains son front alourdi par l'ivresse :

—Voyons, Christiern, je t'écoute mais ne sois pas trop long, car pourrais m'endormir... et pourtant voudrais bien gagner les cinquante ducats.

(A continuer.)